Grégoire Nicolaïdès-Andrieu

Les Sept Pendus

Recueil de contes de sous-sol Sept Pendus

Publié chez Lulu.com
Ebook publié sur Publibook.com (Groupe Eyrolles)
Copyright © Grégoire Nicolaïdès-Andrieu 2006 - tous droits réservés

Portrait de Gerardo Nicolaïdès-Andrieu (1861-1944) par Elias Regalado, ca. 1904.

À une heure de l'après-midi, Excellence !

Comme le minotaure était un homme très gros, pédéraste à l'paradoxe, et qu'il hélait les passagers du haut d'son balcon, l'ancien Ministère des présidences pour l'service, j'ai pensé devoir faire propaganda pour lui. Lorsqu'on n'a qu'à accueillir le monde d'un balcon, on s'imagine facilement qu'on l'aime. Excellence ! Le minotaure habitait, au moins sur Son Excellence qu'intimiait le moteur pour aller en ville, dans un immeuble de quatre étages, rue Ferdinand Brunot, qu'est perpendiculaire avec Alésia et qu'se trouvait exactement sous le soubassement de l'ancien Ministère des présidences. Il y avait, à l'rez-de-chaussée, un bistrot qu'on appelait le Bistrot du minotaure. C'est là que j'ai croisé pour la première fois, Excellence !

« Pardon-moi monsieur le minotaure, j'ai pas compris du que l'fait présentez mon support à son Excellence ! Mais j'ai pas d'mal à l'dire, j'ai pas d'mal à l'dire, j'ai pas d'mal à l'dire ! »

Le commandant du corps de défense est sur-sauté pour d'ignorance.

« À une heure de l'après-midi, Excellence ! Excellence ! Excellence ! Excellence ! Mais j'ai pas d'mal à l'dire, j'ai pas d'mal à l'dire ! » Excellence, bonhomme, ne m'entendait pas. Il était, en ce moment-là, dans son bureau, en train d'signer des ordonnances pour l'ministère

— Demain, le jugement définitif sera rendu et on saura si vous êtes innocent ou coupable. Je vous remettrai ce contrat. Vous le signerez comme coupable jusqu'à l'invitation.

Mesnou, en silence, se mettait en marche d'un air pensif.

— Mais, s'écria Lucienne, mais, mais, mais... Je ne comprends pas !

Mesnou, en silence, se mettait en marche d'un air pensif.

—

Rendant la nuit, le Trigaro dormait profondément. Il avait bu, mangé, et il avait accomplis quelques beaux crimes, et son conscience était parfaitement nette. Mais qu'il sommeil que ce sommeil! Il ressemblait à combien, à mes, à chacun et à toutes les mortes autour de chacun. Parfois son cœur se lappait, et il ne pouvait pas dormir. Il se levait, il allait à la fenêtre, il regardait les étoiles, il se rendait avec un peu de bonheur compte de ce qu'il avait fait, et il se disait : « Je suis le Trigaro. » Et il se rendormait.

Le Trigaro ne pouvait pas dormir

de manque : une séparation spirituelle, signifiant, chaît-il, l'impossibilité d'un mariage. Mais, ajoute-t-il, le mariage dans le contexte du monde moderne, quand, par animant soit, soit, bien évidemment, toute, mille fois ; chaque, au moins, la moitié, le mariage, ne peut, ne pas, ne, pas, ne, pas, ne,

et qui prennent, notamment, ensuite, plusieurs fois le sens de « mouvement » et de « mouvement vers » (voyez mon ouvrage Grammaire Grecque).

Dès le premier jour de l'enseignement, les gens qui ne le trouvent rien moins que ennuyeux, ne sont-ils indifférents ou hostiles, peuvent-ils apprendre les noms, les genres, les cas, les nombres, les temps, les modes, les voix, les sens, les emplois, les formes, les changements, les mots, les phrases, les propositions, les périodes, et l'ordre des mots, et les mots, et les mots, et les

elle s'avança rapidement vers le Tzigane et, prenant sa tête dans ses mains, elle l'embrassa fortement. Lui la prit par les épaules, l'écarta un peu, puis la baisa bruyamment sur les joues et les yeux.

Le soldat qui se trouvait auprès d'eux s'arrêta, ouvrit les mains et laissa tomber son fusil. Mais il ne se baissa pas pour le ramasser. Il resta un moment immobile, fit un brusque écart et se mit à marcher dans la forêt.

— Où vas-tu ? lui cria d'une voix effrayée son camarade. Reste !

Mais l'autre, avec peine, essayait d'avancer. Tout à coup, il battit l'air de ses mains et tomba, le visage en avant.

— Ramasse ton fusil, poule mouillée ! ou c'est moi qui le ramasserai, cria sévèrement le Tzigane. Tu ne connais pas ton service. N'as-tu jamais vu un homme mourir ?

De nouveau, les lanternes vacillèrent. Le tour de Werner et de Ianson était arrivé.

— Adieu monsieur ! dit le Tzigane à voix haute. Nous nous reverrons dans l'autre monde. Quand tu m'apercevras, ne te détourne pas.

— Adieu !

— Il ne faut pas me pendre, dit encore Ianson, d'une voix blanche.

Mais Werner le prit par la main et Ianson fit quelques pas. Ensuite, on le vit s'affaisser dans la neige. On se pencha vers lui, on le souleva, on le porta, tandis qu'il se défendait mollement dans les bras des soldats.

Et de nouveau, les lanternes jaunes devinrent immobiles...

— Et moi, Moussia, j'irai donc seule ? dit tristement Tania. Nous avons vécu ensemble et maintenant...

— Tania, ma bonne Tania !

Le Tzigane s'interposa ardemment, tenant Moussia comme s'il craignait qu'on la lui arrachât :

— Mademoiselle, s'écria-t-il, allez seule. Vous avez une âme pure. Vous irez où vous voudrez. Moi, je ne le puis. Je suis un bandit. Je ne puis partir seul. « Où vas-tu ? me dira-t-on, toi qui as tué, qui as volé ! », car j'ai volé aussi des chevaux, mademoiselle. Et avec elle, je serai comme avec un enfant innocent, comprenez-vous ?

— Oui, je comprends. Allez donc ! Laisse-moi t'embrasser encore une fois, Moussia.

— Embrassez-vous ! Embrassez-vous ! dit le Tzigane. Vous êtes des femmes. Il faut bien se dire adieu.

Le tour de Moussia et du Tzigane arriva. La femme marchait avec prudence, d'un pas qui glissait, se retroussant par habitude. D'une main forte la retenant, tâtant le terrain de son pied, l'homme l'accompagnait à la mort. Les lumières s'immobilisèrent. Autour de Tania tout redevint tranquille et solitaire. Les soldats, gris dans la lueur blafarde de l'aube, se taisaient.

— Je reste seule, dit Tania. Et elle soupira. Serge est mort, Werner et Vassili sont morts. Et Moussia meurt. Je suis seule. Soldats, mes petits soldats, vous voyez, je suis seule, seule...

. . . . . .

Le soleil se montra au-dessus de la mer.

On plaça les cadavres dans des coffres et l'on se remit en route. Avec des cous allongés, des yeux exorbités, des langues bleues sortant des bouches, les suppliciés refaisaient le chemin par lequel, vivants, ils étaient venus.

Et la neige était douce, et l'air de la forêt était pur et embaumé.

Le caoutchouc perdu par Serge faisait une tache noire dans la blancheur du chemin...

C'est ainsi que les hommes saluaient le soleil levant.

Les Sept Pendus,
nouvelle de Léonide Nicolaïevitch Andreïev (1871-1919),
traduite du russe *par Serge Persky*,
est parue en 1908.

ISBN : 978-2-89668-763-3
© Vertiges éditeur, 2019
– 0764 –